

## Pièces détachées d'un possible portait d'Angel Vazquez

Emilio Sanz de Soto

C'est à raison que l'on dit – comme je le pense – que « nul n'est semblable à autrui ». Mais cela se complique, dans le cas d'Angel Vazquez, par la présence de deux êtres en lui dès le départ, tout à la fois dissemblables et pleinement authentiques. Et ce sans qu'il s'agisse d'un classique dédoublement de personnalité : il n'y avait pas alternance mais bien coexistence.

Pour la majorité de ceux qui le connaissaient, il était impensable que quelques-uns des rares critiques littéraires dignes de ce nom en viennent un jour, après avoir découvert *La vida perra de Juanita Narboni*, à considérer son auteur comme un des écrivains les plus marquants du xx<sup>e</sup> siècle. À Tanger – ville que je définissais, à la fin des années quarante, comme « un délicieux mensonge », sans depuis changer d'avis – Angel Vazquez était le parfait M. Personne, malgré son prix Planeta en 1962. Il en allait à peu près de même en Espagne : un talent éphémère, confidentiel, susceptible de passer quasi inaperçu, sauf pour l'étonnant Juan Goytisolo, attentif sans relâche aux nouvelles d'Espagne depuis sa lointaine résidence de Marrakech. Il salua *Juanita* comme une œuvre remarquable, tranchant sur la production habituelle, et réclama qu'elle soit jugée, du fait de sa différence, suivant une échelle de valeur qui le soit aussi.

Comme souvent, Angel Vazquez n'avait de pire ennemi que lui-même. Les grands maîtres, il les découvrit tout seul ; impressionné par tous ces talents, il était allé se terrer dans les bibliothèques publiques de Tanger, la française, l'espagnole et l'anglaise (ou plutôt : nord-américaine), et y avait dévoré chaque volume jusqu'à en épuiser les rayons. Nul ne sut jamais quand ni comment il avait acquis sa maîtrise du français et de l'anglais. Bien des années plus tard, j'interrogeai les directrices des centres culturels

anglais et français, qui heureusement étaient toujours en poste : se souvenaient-elles de lui ? Elles me firent quasiment la même réponse : comment oublier quelqu'un dont on était sûr, lorsqu'il se présentait le matin à la première heure, qu'il serait immanquablement de retour dans l'après-midi, jusqu'à la fermeture des portes. Doué d'une capacité de lecture qui lui permettait d'y passer des journées entières, ce n'était certes pas le type habituel de lecteur ; on ne pouvait que le remarquer. Elles se rappelaient aussi que ce visiteur hors du commun venait généralement en été. Par contre, elles n'avaient jamais eu la moindre conversation avec lui ; il donnait pourtant l'impression d'un jeune homme instruit et bien élevé. De son passage, il n'avait laissé d'autres traces que son nom – qui était alors Antonio et non Angel – et son numéro d'inscription.

Insolite, ce lecteur était le fils d'un personnage tangérois qui l'était tout autant : Mariquita la chapelière. Celle-ci, lorsqu'elle était venue à passer, chez les dames qui en avaient les moyens comme chez celles qui ne les avaient qu'à moitié, la mode des chapeaux spectaculaires arborés comme autant de défis, se vit contrainte de fermer sa boutique, un fort curieux endroit à ce qu'il paraît, où se côtoyaient – ou s'ignoraient – les matrones d'un Babel tangérois qui ne s'accordaient que sur un seul point : l'heure du thé. Disparu le petit univers qu'elle avait créé, Mariquita resta seule et abandonnée à ce dédain glacial qui est l'apanage des dames « chic », puis sombra dans l'alcoolisme pour échapper à ses souvenirs.

L'unique témoin de ce délabrement secret, jour après jour, fut son fils Angel Vazquez qui, faute d'argent, abandonna ses études trois ans avant le bac pour devenir (ce sont ses mots) : « le typique petit Espagnol lâché par la divine providence » dans un Tanger qui subissait les contrecoups de notre guerre (si peu) civile. Il vivota ainsi quelques années avant de trouver un travail des plus étranges. C'est à cette même époque qu'il fit la connaissance de mon frère Carlos, rencontre pour lui capitale.

J'avoue ne pas être sûr d'arriver à donner une idée suffisamment claire de son emploi « sur mesure ». Je ne puis qu'essayer. Durant la seconde guerre mondiale, Tanger s'était ouvert aux réfugiés fuyant l'épouvantable enfer « organisé » (puisqu'il faut un mot...) par les pays qui se disaient civilisés. La ville fut un authentique havre pour eux tous, quelles qu'aient été leurs origines, leurs religions, leurs opinions, et notamment pour les Juifs qui tentaient d'échapper au délire nazi.

Parmi ces derniers se trouvaient M. Hollander, sa femme et leur fillette de douze ans. Les parents portaient déjà un numéro tatoué et avaient été marqués au fer rouge. Hongrois de Budapest, ils devaient leur salut inespéré à l'attitude tout aussi imprévisible d'un diplomate espagnol : Angel Sanz Briz, dont le rôle humanitaire n'a pas encore été étudié dans toute son ampleur. Chance supplémentaire, M. Hollander arrivait porteur d'un miraculeux « sésame, ouvre-toi » : une lettre de Sanz Briz à son ami Jaime Parladé, directeur de la *Telefonica Española de Tanger*. Parladé et quelques autres, donnant le change en affichant un franquisme de façade, n'hésitaient pas à rendre secrètement des services aux Alliés. Leur rôle n'a, à ce jour, été l'objet d'aucune étude.

Dès son arrivée dans ce qui était encore une zone internationale, après avoir – grâce à l'aide de M. Parladé – trouvé un logement et reçu une aide économique, Hollander ouvrit un bureau d'import-export, une démarche habituelle alors pour quiconque était versé dans les affaires. Le commerce à Tanger était alors en grande partie entre les mains de Juifs séfarades qui usaient indifféremment dans leur travail du français, de l'espagnol et de l'arabe dialectal marocain, en visant davantage à l'efficacité qu'à la correction linguistique. Hollander, nouvel arrivant, ne connaissait pour sa part que le hongrois, l'allemand et (très peu) l'anglais. Cela ne le gêna pourtant pas pour faire fortune. Il se composa spontanément un langage personnel et trouva un interprète tout aussi original pour se faire comprendre : Angel Vazquez. Commerçant avant tout, Hollander

ne se soucia jamais de reconnaître combien cette rencontre avait été providentielle et maintint son secrétaire à un salaire proprement honteux.

Angel Vazquez affirma toujours que si ce bureau lui avait plu, c'était qu'il ne ressemblait en rien à un bureau normal.

Je dois à mon frère Carlos d'avoir éveillé ma curiosité et de m'avoir donné envie de connaître Angel Vazquez. Ce qu'il m'en racontait, notamment concernant ses rapports avec son patron, me paraissait incroyable. M. Hollander, comme je le faisais remarquer, ignorait les langues en usage dans les milieux d'affaires tangérois. Un exemple parmi tant d'échanges quotidiens : Hollander dictait « Don't forget coño centunorio », et Angel Vazquez de taper sur son clavier : « Ne pas oublier d'acheter une douzaine de bouteilles de cognac *Centenario*, en emballage cadeau pour Noël. » Autre bizarrerie : M. Hollander avait constaté que les poires de Ronda étaient bénéfiques pour son diabète et il en croquait à tout moment. Chaque fois qu'ils le voyaient faire, les trois employés espagnols qui travaillaient dans l'arrière-boutique lui lançaient : « Buen provecho ! (Que cela vous profite !) » La formule plut tant à M. Hollander qu'il l'adopta pour finir toutes ses lettres. Dictée à Angel Vazquez, elle était ipso-facto transformée en : « Veuillez agréer, etc... »

Me donnerez-vous le loisir de conter encore une anecdote – la dernière – à propos de ce tandem singulier ? Angel Vazquez voyait en M. Hollander l'incarnation d'un des personnages que, dans le secret de son âme, il admirait le plus : le Juif errant. Avec sa barbe grise et son costume traditionnel, son patron lui rappelait la gravure de Gustave Doré. De là son idée que l'homme était doté de pouvoirs moins spirituels que bien prosaïquement concrets. Il n'en voulait pour preuve que l'épisode suivant :

Seconde Guerre Mondiale, les américains débarquent au Maroc sans avoir eu à tirer un seul coup de feu grâce à l'appui total des autorités françaises, que de Gaulle relégua ensuite dans l'ombre afin de figurer comme chef militaire suprême de la Résistance. Animés des meilleures intentions mais ignorant tout des autres

peuples et cultures, avec cette même ignorance qui a, de nos jours, ailleurs, des conséquences tragiques, les États-Unis décidèrent de distribuer à la population des milliers de sacs de lait en poudre. Les Marocains n'en ouvrirent pas un seul ! Cette transformation du lait en une poudre leur parut être une profanation de la nature, typique d'une civilisation matérialiste et contraire à la volonté divine. Voyant cela, M. Hollander décida de lancer à travers le pays des centaines d'agents chargés de racheter ces sacs de lait – à des prix dérisoires –, pour ensuite le transformer en lait condensé, dans un de ses entrepôts, à Tanger.

La disette sévissait alors tant dans le sud de l'Espagne que dans le nord du Maghreb, et ce lait condensé fut accueilli comme un don du ciel. Ce produit était étiqueté « marque déposée made in Hollander » et, bien sûr, il ne vint à l'idée de personne d'aller, en pleine guerre, vérifier quoi que ce soit en Hollande. Sa présentation imitait celle de son équivalent Nestlé : des boîtes de conserve recouvertes de papier fin portant l'effigie d'une fillette. Simplement, au lieu de celle de Shirley Temple costumée en « Heidi », c'était la propre fille de M. Hollander grimée pour lui ressembler. Coïncidences : cette dernière s'appelait de son vrai nom Heidi et avait justement conservé, comme seul souvenir d'enfance arraché à l'enfer nazi, une jolie édition de ce conte de Johanna Spyri.

Angel Vazquez voyait tout ce manège se dérouler autour de lui (sans en tirer aucun bénéfice particulier) de l'œil distrait de qui se sait irrémédiablement étranger au monde, mais avec – pour cette fois du moins – quelque amusement.

Mon frère Carlos et son ami Quintin Pietri décidèrent de sortir Angel Vazquez de ce vase clos aux habitudes curieuses – entendez par là le bureau – et de lui faire connaître un milieu intellectuel mieux en rapport avec sa culture aussi prodigieuse qu'insoupçonnée. Ils firent un choix des plus heureux en le présentant, comme personnage plutôt exceptionnel à l'aune du Tangérois autochtone « standard », dans le cercle qu'animait la doctoresse Elena Gomez-Spencer. Cette femme remarquable exerça une influence décisive

sur un groupe de jeunes – Espagnols pour la plupart – auxquels elle fit découvrir le raffinement et l'extrême audace de toute une culture alors étouffée par le franquisme sous une crapuleuse conspiration du silence. Par contre, elle avait fait le choix de ne pas leur révéler que la source de son élégante érudition avait été la très progressiste *Institucion Libre de Enseñanza*, véritable « miracle laïque », foyer de lumières qui se propagèrent dans toute l'Espagne et que nul n'allait parvenir à éteindre. Elle s'en ouvrit devant moi bien des années plus tard, m'expliquant les raisons de son silence (notez que j'étais, de quatre ou cinq ans, l'aîné de ce cercle, ce qui, à l'époque, créait une distance beaucoup plus nette que de nos jours) : arrivée à Tanger comme réfugiée, ignorant à quel point la population espagnole de la ville était bridée par le franquisme, elle avait un jour comparu en tant qu'expert médical devant le Tribunal International et exposé, très librement, son opinion dans une affaire d'avortement. Cela lui valut de se faire interdire l'exercice de la médecine – rien de moins – et ce dans une ville pourtant réputée pour la liberté censée y régner.

Le directeur de l'hôpital espagnol, fasciste notoire, allié pour la circonstance avec le grand rabbin, s'était acharné sur elle. Ils ne parvinrent cependant pas à empêcher que, peu après, lorsque Tanger devint le carrefour des grands noms de la littérature et des arts, ceux-ci choisissent tous Elena Gomez-Spencer pour médecin personnel. Le trait d'union entre la doctoresse et ses patients fut l'inoubliable Lady Buckingham qui avait créé dans sa villa El Farhar – lieu désormais historique – un magique point de rencontres. Mieux encore : dans une interview à la presse américaine, Tennessee Williams déclara un jour : « Je vais beaucoup mieux. Et je le dois aux conseils de deux doctresses tangéroises, madame Gomez-Spencer et la doctoresse Roux. » Il s'en trouva malgré tout un pour affirmer avec la brutalité péremptoire des ignorants que l'auteur d'*Un Tramway nommé Désir* avait forcément inventé cela, puisqu'« aucune doctoresse ainsi nommée n'avait jamais exercé à Tanger ».

J'ai également entendu Carmen Laforêt affirmer, maintes fois : « Nous tous qui dans notre jeunesse avons eu le privilège

d'avoir des professeurs formés par l'*Institucion Libre de Enseñanza*, n'en avons mesuré l'importance que bien plus tard. » Elle ajoutait : J'ai été fortement et heureusement surprise de retrouver cette même opinion dans les propos d'écrivains, aujourd'hui célèbres en Amérique du Sud, quand ils évoquaient le souvenir de leurs professeurs, Espagnols en exils, anciens de l'*Institucion*. » Sur elle, je renchéris : ce fut un phénomène social sans équivalent, qui ne cessa, en dépit des dizaines d'années où lui fut honteusement imposé le silence, d'offrir à l'Espagne des prix Nobels : Severo Ochoa, Juan Ramon Jiménez et, par extension, leur proche ami, Vicente Aleixandre.

Angel Vazquez, avide d'enrichissement, attentif aux autres, et attirant pour eux de par sa culture personnelle, se fit de nouveaux amis parmi l'entourage de la doctoresse. Citons Pedro Aguilar, Tomàs Ramirez u Ortiz (auteur d'un livre incontournable sur Tanger), Domingo del Pino, qui devait épouser Lucy Gil, la toujours charmante cousine de notre auteur. Curieusement, ces jeunes gens, s'ils avaient quelques soupçons, ignoraient d'où provenait doña Elena, cette figure aussi typiquement espagnole que radicalement différente du modèle convenu. Ils ne le découvrirent que plus tard ; mais alors la doctoresse, comme la ville, vivait déjà un nouvel âge. Seul dans ce petit groupe qu'Angel Vazquez ait connu depuis l'enfance, parce que leurs mères étaient amies, Alberto Pimienta : véritable autorité en matière de folklore séphardi.

Autre petit mystère qui mérite mention : comment Angel Vazquez avait-il fait pour s'assurer de toujours trouver ouverte la porte de l'atelier du peintre Antonio Fuentes, né à Tanger où il rendit l'âme presque cent ans plus tard ? Original plus que quiconque, ermite s'il en fut, terré au cœur de la Médina, il se permettait de refuser d'ouvrir, fut-ce à Barbara Hutton, sa voisine de la Casbah aussi mondaine qu'il pouvait être renfermé, et ce malgré l'intérêt qu'elle portait à son œuvre. Une chose est certaine, Antonio Fuentes

mérite d'être cité parmi ceux qui ont totalement rénové le paysage de la peinture espagnole du siècle qui vient de s'achever.

Les dernières années qu'Angel Vazquez passa dans sa ville natale dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Je n'habitais déjà plus Tanger, ce qui ne lui laissait que sa mère et son petit monde où se réfugier. Ses meilleurs amis avaient dû partir, pour des raisons matérielles. Du cercle des écrivains nord-américains, seuls Jane – déjà malade – et Paul Bowles étaient encore là. Je parlerai plus loin de l'amitié poétique qui unissait Jane Bowles et Angel Vazquez.

Angel Vazquez est né trop tard pour connaître la grande époque de Tanger, ces années dorées où chaque jour – aux dires d'écrivains anglo-saxons parmi les plus célèbres – « était jour de fête ». Mais au fond, pour être franc, bien peu en profitèrent pleinement, sur le plan culturel s'entend. Et j'ajoute sans crainte, contre toute modestie, que seuls deux « petits Espagnols » furent de toutes les réjouissances : Pepe Carleton et l'auteur de ces lignes. Je le précise parce qu'on voit tous les jours de nouveaux convives s'inviter aux banquets imaginaires de Truman Capote ou de Tennessee Williams.

Ma vie déjà bien longue m'aura offert d'être témoin des conversations entre Jane et Angel. Rien pour moi ne dépassera jamais ces parties de ping-pong magiques. J'ajoute immédiatement, en particulier pour ceux qui prétendent tout élucider par une explication sexuelle, que la beauté de ces échanges ne devait rien au fait que Jane ait été lesbienne et Angel homosexuel. Un de leur profonds traits communs était par contre qu'ils s'entendaient, l'un comme l'autre, à faire tout leur possible – et même l'impossible, sans exclure la franche grossièreté – pour éviter de se retrouver coincé face à quiconque manifestait le moindre symptôme de prétention. Quand, au hasard d'un journal, ils tombaient sur les déclarations d'un écrivain ou d'un homme de théâtre dissertant sur « le sens profond et caché de son œuvre », on voyait tout de suite affleurer sur leur visage le sourire de qui se sait épargné par la contagion.

J'ai heureusement, depuis l'enfance, la saine habitude d'avoir toujours à portée de main un cahier pour y noter, avant de me

coucher, ce que je tiens à ne pas oublier. C'est ce qui me permet aujourd'hui de retranscrire ces quelques dialogues. Certes, je les compare à mes souvenirs et constate qu'ils ont perdu une qualité essentielle : le ton de charmante plaisanterie dont ils étaient teintés.

Jane : Comment quelqu'un d'intelligent peut-il croire en un Dieu unique qui aurait toutes les qualités de l'homme mais aucun de ses défauts ?

Angel : Moi, je ne me casse pas la tête en allant chercher si loin. Tu sais ce qui me rassure ? Un exemple parmi des centaines : observer à quel point les fourmis sont intelligentes.

Jane : Je suis juive. Mes parents me donnaient l'impression d'être très croyants, mais moi je ne l'ai jamais été. Par contre je suis très superstitieuse, comme ma mère. Tu trouves ça absurde ?

Angel : Non. Je suis superstitieux moi aussi. Il y a une femme – tu as peut-être la malchance de la connaître... – eh bien, chaque fois que je la rencontre, il m'arrive des choses épouvantables...

Jane : Au fond, c'est une question d'imagination, comme tout le reste. Notre imagination fait notre bonheur ou notre perte : le sexe n'est qu'une question d'imagination. Tu ne crois pas ?

Angel : Si, maintenant que j'y pense. J'ai toujours eu des désirs irréalistes, mais quand – et j'en suis le premier surpris – ils se révèlent possibles, j'ai l'impression d'être obligé de renoncer à quelque chose. Alors je m'enfuis, je me saoule, je disparaïs...

Jane : Nous sommes absolument pareils. Tu te souviens de cette chanson : « Nous sommes deux miroirs face à face » ? Ici, à Tanger, on me prête des aventures avec des princesses, des millionnaires ; rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule. Mon jardin secret, ce sont les femmes qui vendent du blé à l'étal du souk. Plus elles sont étranges et différentes de moi, mieux c'est. Elles me prennent pour une folle, ou une alcoolique, et tout rapport intellectuel devient impossible : il ne me reste donc que le plan sexuel. C'est le charme de ce pays.

Angel : Je n'aurais jamais pensé trouver chez quelqu'un le reflet de mes fantasmes les plus secrets. Tu sais, Jane, je déteste

les bellâtres de la plage de Tanger, que le tourisme anglo-saxon a transformée en bordel de luxe à ciel ouvert. Ce qui m'attire, ce sont les militaires, les sans-grade d'un certain âge, les curés de village à l'espagnole, ploucs et ventripotents, et, plus que tout, ces types en ciré jaune qui lavent les rues au jet, la nuit.

Et cætera... Jane Bowles avait d'emblée et définitivement surnommé Angel Vazquez « mon petit génie tout rond ».

La vérité, toujours douloureuse à admettre, finit par s'imposer contre l'obstination des Tangérois à l'ignorer.

Après la Première Grande Guerre (il paraissait impossible qu'il dut y en avoir une seconde), l'Angleterre et la France, enfin débarrassées d'une Allemagne abattue, hors de combat, ayant perdue toute voix au chapitre, décidèrent de réaliser leur rêve vieux de plus d'un siècle : se partager l'Afrique du Nord en complices plutôt qu'en ennemies. Sans tarder, ils montèrent avec un culot magistral « l'affaire de Fachoda » qui se termina – c'était à prévoir – sans un seul coup de feu tiré. Ce simulacre amena une paix célébrée à grand renfort de festivités dans un Paris alors à l'apogée de sa splendeur. Ainsi naquit, tout aussi factice, l'Entente Cordiale.

Le partage donnait à l'Angleterre la zone Est – l'Égypte et ses trésors – tandis que la France occupait l'Ouest, c'est-à-dire la Tunisie et le Maroc, puisqu'elle s'était déjà emparée de l'Algérie. L'Espagne se retrouva seule face au plus politisé des résistants : le mythique Abd el Krim, qui se proclamait républicain. Détail qu'on ignore, son frère, à la même époque, faisait des études d'ingénieur agronome à Madrid, était pensionnaire de la *Residencia de Estudiantes* et fréquentait Lorca, Dalí et Buñuel... Tanger retrouvait une place à part sur les cartes : phare de lumière évoquant les néons d'un parc d'attraction, vivant au rythme des mutations dans un corps consulaire pléthorique, mais toujours soumise aux caprices de l'Histoire. L'Angleterre contemplait ces lampions d'un œil bienveillant, tant que la situation lui conservait sa pleine autorité sur le détroit de Gibraltar.

Jusqu'à l'inéluctable moment, ce légendaire « passage obligé » des contes et des fables, qui surprend toujours tout le monde, où les pierres des châteaux se transforment en sable. Les Marocains redevinrent pacifiquement maîtres de leurs terres usurpées, tout en héritant des progrès apportés par la colonisation ; car il y en eut, soyons rigoureusement honnêtes.

L'heure du changement de propriétaires sonna aussi pour Tanger. Ce furent les « liquidations ». Simples mises en scène pour certaines, opérations sérieuses dans d'autres cas, mais toujours menées de façon surréaliste, elles entraînèrent l'arrivée à Tanger de personnages nouveaux : les artisans de ces passations fantaisistes. Résumons en disant que, durant cette période, il n'était pas sorcier de deviner qui sortirait gagnant au petit jeu du « tu me donnes ça, moi je te donnes ça ».

Une famille, parmi les Espagnols arrivés à ce moment, devint pour le solitaire Angel Vazquez une sorte de radeau de sauvetage : Eduardo Haro Tecglen, sa femme Pilar Ibars et leurs enfants, notamment l'aîné, qui n'était pas encore majeur, Eduardito. Haro avait été chargé d'« euthanasier » l'édition tangeroise du *Diario España*, le plus important – et de loin – journal de la ville. Ils étaient porteurs de deux lettres de recommandation pour l'auteur de ces lignes, l'une de Juan Antonio Bardem, la seconde de Ricardo Muñoz Suay. « Grâce à cela, affirmèrent les Haro, nous avons pu ne connaître, de Tanger, que son aspect légendaire. »

Ils surent indéniablement se gagner l'admiration et l'affection de cette société internationale de Tanger – j'en fus témoin et je m'en porte garant –, tant par leur générosité et leur ouverture d'esprit que parce qu'ils étaient tous deux parfaitement au courant de la vie culturelle mondiale du moment. Ils se lièrent avec Tennessee Williams, les Bowles, Barbara Hutton, les Gérofi (propriétaires de la fameuse librairie des Colonnes) et tant d'autres.

Il leur arriva aussi d'être tous deux fort étonnés par certains propos, lâchés par des dames élégantes qu'on aurait pu croire « civilisées », du genre : « Oui, je connais Vazquez, bien sûr. Sa mère

est morte d'avoir bu comme un trou, si je me souviens bien. Et son père, après avoir été garçon de café au Fuentes puis au Café de Paris, est mort alcoolique lui aussi. Ce qui me dépasse, c'est qu'un jury lui ait décerné un prix ; ils ne devaient pas le savoir. » Je garantis sans réserves que cette phrase a été prononcée, telle quelle, par quelqu'un qui se prenait pour un fleuron de la haute société. Fort heureusement, des Espagnols d'une autre trempe résidaient encore à Tanger, retranchés dans la solitude. Comme maître Jaime Torrebaddella, que Barbara Hutton avait choisi pour être son conseil et qui fut, dès les premières alarmes, à son chevet lors de sa fin dramatique.

Tanger avait été choisie, sans qu'on sache trop pourquoi, comme lieu de villégiature où prendre le soleil (et d'autres libertés) par de grands noms de la littérature nord-américaine. Puis, à l'avènement du mouvement *beat*, ses créateurs et leurs adeptes vinrent y chercher une terre d'exil.

La ville était alors à la veille d'une complète mutation. Les premiers à arriver furent William Burroughs et Jack Kerouac, suivis des poètes Allen Ginsberg et Gregory Corso, puis d'une longue liste, aussi bariolée que pittoresque...

À cette époque, je ne venais plus à Tanger que de temps à autre, mais cela ne m'empêcha pas de découvrir que deux « petits Espagnols » avaient réussi à s'infiltrer dans le cercle très fermé des *beats*. Un tout jeune poète, Eduardo Haro Ibars, qui parvint à étonner jusqu'à Ginsberg et Corso par ses audaces, que faute d'un meilleur terme, on pourrait qualifier d'avant-gardistes. Le second, un peintre de seize ans, José Hernandez, un « prodige » tangérois au destin comparable à celui de Vazquez. Lors de sa première exposition – à la librairie des Colonnes, fief des Gerofi –, votre très humble serviteur fut témoin, avant l'ouverture officielle, de la scène suivante : Francis Bacon – un colosse, au propre comme au figuré – déclara, à peine le seuil franchi : « Je suis sûr que cette exposition ne sera pas la dernière. Dans ce que je vois, je devine un être-peintre. »

Il me salua et ajouta : « Dis à Antonio Saura que, s'il se droguait, il deviendrait un très grand peintre. » Lorsque José Hernandez arriva, je lui rapportai ces propos et lui, comme de bien entendu, refusa d'en croire le moindre mot.

Je veux raconter, avec mes moyens, les adieux d'Angel Vazquez au Tanger de ses amours secrètes et de ses malheurs trop visibles. Notre si cher ami se trouva un dernier refuge comme pensionnaire de Maude Méthivier dans sa minuscule maison d'hôte montée de bric et de broc dans son appartement de l'immeuble connu des Tangérois comme « l'immeuble accordéon » à cause de sa façade caractéristique.

Maude Méthivier n'est plus aujourd'hui que le fantôme décharné de ce qu'elle fut. Elle a fait disparaître tous les miroirs de sa pension et, lorsqu'elle sort, s'enveloppe dans un haïk et se voile le visage comme certaines Marocaines. Elle ne le fait pas seulement pour ne pas être vue, mais pour se persuader elle-même que Maude Méthivier a été balayée de la surface du globe. Dans les rubriques d'autrefois on pouvait lire : « mannequin célèbre de chez Vogue ». Un dessin de Sàenz de Tejada la représente en « Miss Vogue 1927 ». Maîtresse du marquis de Portago, le champion du monde de course automobile, elle se lia ensuite avec un autre aristocrate espagnol, Pérez Caballero, nommé par convenances familiales directeur – à titre purement honorifique – de l'entreprise agricole Lucus dont le siège était à Larache.

Maude Méthivier avait catalogué et rebaptisé ses trois seuls hôtes « l'aigle », « la colombe » et « le moineau ». L'« aigle », Tony, belle figure d'aventurier, ancien lieutenant de ce Scorzeni qui avait réussi, à l'aide d'un hélicoptère, à permettre à Benito Mussolini de s'échapper de la République de Salo, sans pour autant lui éviter la mort abominable que l'on sait. La « colombe » était Angel Vazquez, ainsi nommé pour figurer l'attente et non la paix. Justino, un ancien séminariste d'origine basque, employé du *Banco de Viscaya*, était le « moineau ».

Un jour mémorable, Maude Méthivier, dans tous ses états, téléphona à la doctoresse Elena Gomez-Spencer, persuadée, affirmait-elle, que son Angel adoré était parti pour la plage, à l'aube, dans l'intention de s'y suicider. La réaction de la doctoresse fut d'appeler immédiatement Eduardo Haro Tecglen, lequel prit l'excellente initiative de contacter un médecin de ses amis pour aller ensemble à la plage et la parcourir de long en large. Sans y trouver la moindre trace d'Angel ni d'un quelconque suicide.

Eduardo Haro père – je le désignerai désormais ainsi – présenta à son ami médecin ses excuses pour l'avoir dérangé si tôt le matin et pour un motif aussi extravagant. Il se rendit alors chez Maude Méthivier. Arrivé à l'immeuble accordéon, il y trouva quelques jeunes Marocains, complètement dépassés par la situation, prétendant qu'il y avait un cadavre dans la grande poubelle collective de l'immeuble. Eduardo père alla voir et découvrit Angel Vazquez, vivant mais ivre mort. Avec l'aide d'un agent de police, il réussit à le faire entrer dans un ascenseur (qui, par miracle, n'était pas en panne) et à le ramener « chez Maude ». À peine la porte ouverte, celle-ci se mit à crier : « C'est un miracle. J'étais sûre qu'il y aurait un miracle... » Avant d'ajouter : « Ne vous inquiétez plus de rien, je m'en charge. » Eduardo père eut cependant la judicieuse idée de demander à Maude de l'appeler dès qu'il se réveillerait.

À six heures du soir, le même jour, Maude appela les Haro. Pilar décrocha et entendit ceci : « Surtout ne vous inquiétez plus pour mon Angel adoré. Il est passé du faux sommeil au vrai. Maintenant il dort comme l'ange qu'il est. J'ai une grande expérience de ce genre de cas. Mon défunt mari, Pérez Caballero, était lui aussi alcoolique et drogué. Je suis la doctoresse idéale. Mon mari a rendu l'âme un sourire de béatitude aux lèvres. » À ces mots, Pilar comprit qu'elle devait – et le plus tôt serait le mieux – s'occuper de Vazquez, l'emmener chez eux, avec l'aide de son mari et, si possible, en présence d'un médecin. Quelques heures plus tard, ils arrivèrent tous trois à la pension de Maude Méthivier et trouvèrent Vazquez plongé dans un sommeil anormal, son visage et sa peau d'un rose

étrange. Le médecin remarqua ce détail inquiétant. Mais Maude prétendait connaître les soins à donner en pareil cas : d'abord, un bain à l'eau tiède, comme pour un bébé, suivi d'un séchage à l'éponge naturelle – jamais de serviette – sans frotter, comme une caresse. Ensuite, poudrer avec du talc parfumé – de préférence de la marque Caron –, puis leur faire prendre, dissoute dans de l'eau, la poudre du sommeil des rêves et, finalement, les mettre avec amour dans un lit aux draps bien tirés, « Vous savez, à la manière des anciens Égyptiens ». Après cette énumération, tous trois décidèrent de réveiller Vazquez et de l'emmener sans plus tarder dans la curieuse maison que les Haro louaient à la Vieille Montagne. Construite sur une falaise et surplombant directement l'Atlantique, son premier propriétaire – un Anglais, bien sûr – l'avait baptisé *Wuthering Heights*. Le lendemain, notre ami se réveilla, frais et dispos, comme si de rien n'était, surpris, il est vrai, de constater qu'il portait un pyjama japonais, appartenant probablement à Eduardo père.

Et, tout naturellement, au cours d'une conversation normale autour d'un petit-déjeuner où ne tranchait que la présence, inhabituelle, du médecin, ils reprochèrent à Angel : « Tu aurais vraiment dû nous avouer que tu te droguais. Tu nous as fait très peur. » Angel Vazquez étonné, presque sidéré, répondit : « Je ne me drogue jamais, que je sache. À moins que vous ne considériez l'alcool... » Le médecin, que Vazquez ne connaissait que très vaguement comme un ami des Haro l'interrompit : « N'essaie pas de me raconter des histoires ; tes pupilles t'ont trahi. » « Je n'y comprends rien », dit Vazquez après un silence. « Ce que j'aimerais bien savoir, c'est quel genre de poudre Maude t'a fait prendre... » conclut le médecin. Et l'incident fut clos.

Plus tard, seul avec Pilar et Eduardo père, il leur avoua que les quelques pesetas allouées par l'Espagne aux émigrés voulant retourner dans leur patrie étaient entièrement passées dans la beuverie qui avait causé une telle frayeur à Maude. Regrets superflus car, en fait, « Miss vogue 1927 » finissait toujours par tirer fierté de tels épisodes mouvementés.

Le lendemain, Eduardo père se chargea d'acheter à Vazquez des billets pour le bateau, pour le train de Madrid, et de lui donner quelque argent pour la route. Ils croyaient tous que Vazquez rentrerait en Espagne, oublierait son Tanger et que l'affaire s'arrêterait là. Eh bien pas du tout.

À trois heures de l'après-midi du même jour, Eduardo père reçut un inquiétant coup de téléphone : le chef de la police du port d'Algésiras lui apprit que ses services avaient appréhendé un individu d'apparence peu suspecte, mais en possession de deux valises bourrées de livres et sans autre bagage qu'un peu de linge frais roulé dans sa gabardine, « Et il nous a dit que le directeur du *Diario España* de Tanger pouvait se porter garant de sa personne ». Le problème fut immédiatement résolu.

Angel Vazquez devait rapidement comprendre pourquoi certains avaient toujours appelé la « mère patrie » la « marâtre ». Le décor avait changé mais Angel Vazquez devait rester Angel Vazquez jusqu'à sa mort. Évoquer ce sujet appellerait encore bien des lignes...

Je me sens, par contre, moralement tenu de citer ceux qui, en Espagne, firent entrer une part de rêve dans sa vie. Antonio Sánchez, cinéphile, « créateur » d'une merveilleuse vidéothèque ; Rocio Urquijo qui malgré la stupéfaction de son entourage, n'hésita pas à engager Vazquez comme précepteur de ses enfants, ce qui eut d'ailleurs d'excellents résultats ; Pablo Runyan, peintre panaméen, dont la maison nous offrait un refuge où nous pouvions oublier le franquisme et le national-catholicisme ; et, bien sûr, ma famille, la famille Haro, la famille du peintre José Hernandez, et d'autres, que j'oublie ou que je n'ai pas connus.

Le dernier miracle dans la vie insolite d'Angel Vazquez fut sa rencontre avec doña Trini (Trinidad Martinez). Elle fit en sorte qu'il trouve dans son appartement (calle Atocha, 98, 3<sup>e</sup> étage, centre, porte à droite) davantage, infiniment davantage, qu'une simple chambre en location : un chez-soi où mourir en paix.

# Emilio Sanz de Soto Chrysostome

Selim Cherief

À tous ceux qui ont eu la chance de connaître cet homme d'exception, son humanisme profond, sa culture sans failles, la vivacité de son intelligence, sa générosité, l'expression de Tomas Ramirez Ortiz – qui le décrivait comme un « saint laïque » – n'apparaît nullement exagérée.

Bien que né à Malaga, en 1925, c'est à Tanger qu'il résida principalement jusqu'en 1973 ; dès l'enfance, le grouillement et la variété de la vie cosmopolite de la grande époque internationale l'instruisirent de la vanité de tous les sectarismes. En presque un demi siècle, la cité lui révéla tous ses secrets ; ses habitants aussi, d'Aaron (Copeland) à Zza-Zza (Gabor), il fera profession de rencontrer ou d'interviewer ces visiteurs de marque, tout en s'efforçant de faire mondialement reconnaître les purs produits de la ville que furent le peintre José Hernandez et l'écrivain Angel Vazquez.

Il était l'aîné de quatre enfants d'un mathématicien et économiste de génie, spécialiste des systèmes de change, directeur de plusieurs agences de la *Banco de España*, intelligent, grand lecteur, très francophile, ami intime du président Manuel Azaña, d'une honnêteté si scrupuleuse qu'elle cessait presque d'être une vertu pour ressembler à une maladie. « Mon père était dénué de tout sens de l'humain », disait de lui son fils. « Ma mère, par contre, en avait pour plusieurs, ainsi que le sens pratique. » Intelligente elle aussi, mais ni dogmatique ni livresque, intuitive, une authentique Tangéroise, connaissant toutes les langues en usage dans la place et son folklore de commérages et de superstitions. Elle deviendra l'une des grandes amies d'un autre expert en ces matières « secondaires » : Angel Vazquez.

Emilio Sanz fit ses études primaires au Maroc, à Tanger, à Melilla, au lycée français (le Regnault) avant de partir suivre les cours de la faculté de droit de Madrid. Pour tenter de le définir, mettons : un intellectuel espagnol polyglotte, viscéralement Andalou – grand expert du flamenco – en empathie totale avec l'âme marocaine, mâtiné d'origines italiennes et d'influences anglaises, via Gibraltar, d'une élégance composite de ces nationalités, d'une politesse le menant parfois à une discrétion qui le desservira. Perpétuellement à l'affût de toutes les nouvelles des arts du monde, servi par un goût inné, il était capable de choisir le cadre le mieux adapté à un tableau comme de flairer le talent prometteur chez un écrivain inconnu. Je pense à ce jour de 1968 où il nous avait recommandé *Cien Años de Soledad*, d'un « certain » Gabriel Garcia Marquez...

Mais son grand talent, son don indéniable, était le discours, sous toutes ses formes : cours, causeries, conférences. Aidé par un puissant magnétisme personnel, il pouvait captiver n'importe quel auditoire, variant, enrichissant de jour en jour ses sujets préférés, comme un jazzman travaillant ses improvisations. Époustouffé par la place qu'il laissait toujours au coq-à-l'âne, au jaillissement spontané de rapprochements nouveaux – sorte de mise en pratique d'un surréalisme oral – on lui dit un jour : « Je n'ai jamais vu quelqu'un capable de passer aussi impunément, dans une même phrase, de Charles Quint à Charles Aznavour ! » Le plus remarquable était sans doute son habileté à inonder son auditoire de torrents d'érudition sans jamais paraître condescendant ni devenir rébarbatif, trait qui le rendit sa vie durant sympathique à la jeunesse. Ma première réaction, lorsque je fis sa connaissance en 1966, ma première année en faculté : « J'ai enfin rencontré l'anti-vieux-con absolu ! »

Premier fait marquant, dans une vie qui le baladera entre chance et déveine, entre succès d'estime et graves crises financières : lors du séjour de sa famille à Melilla, le jeune Emilio découvrit le cinéma... On l'y envoyait, chaperonné par la bonne, dans des salles à l'ambiance chahutée pour chômeurs et bidasses (la « Bandera »,

la Légion espagnole, a ses casernes dans ce port), où il vit toutes sortes de films qui, s'enchaînant de façon hétéroclite, mélangeaient muet et sonore, venant d'origines aussi variées que possible. C'est alors qu'il commença à tenir des « carnets de choses vues », pour aider sa mémoire – prodigieuse jusqu'à son dernier jour – sans bien sûr se douter que ce sera la matière première tant de ses rubriques dans *Les Cahiers du Cinéma*, à l'époque où François Truffaut était son directeur<sup>5</sup>, que de ses deux contributions au *Catalogue des films espagnols 1896-1983*, la première sur un de ses sujets de prédilection – les tournages multilingues d'avant-guerre – la seconde consacrée à sa hantise : l'époque des débuts du franquisme. On y trouve ses qualités d'historien du cinéma : foisonnement de détails, reconstitution minutieuse du moment envisagé ; on y sent la volonté de retracer les véritables influences et le souci militant d'arracher à l'oubli des talents injustement mésestimés.

D'ailleurs, ses mots-clés quotidiens étaient également : « fondamental », « génial », « civilisé » – à l'opposé de tout ce qu'il haïssait, barbarie, médiocrité, bigoterie, censure, œillères...

Car la fatalité se manifesta très tôt et de façon cruelle, puisqu'à quatorze ans, Emilio « perdit la guerre »... Nombre de portes se fermèrent toujours à lui, notamment celle de la carrière diplomatique, à laquelle il aurait pu prétendre.

Sa réaction sera d'abonder dans le sens de l'interdit. Il radicalisera sa pensée de « socialisant », devenant anarchiste convaincu, toujours non-violent, mais assez tranché pour être classé comme « subversif » et passer quelques heures en garde à vue dans les geôles franquistes (en compagnie de Luis Barlanga, réalisateur de *Bienvenue ! Mr. Marshall*). S'il ne troqua pas sa tasse de thé contre un cocktail Molotov, il devint un pionnier de l'« underground », s'intéressant au surréalisme et à toutes les avant-gardes, certes aidé en

---

5. Signées Bruno Molinari, comme pour éviter de se « faire mousser », comme s'il avait voulu cultiver l'anonymat ; il participera tout de même à au moins un coup d'éclat, lorsqu'au festival de Cannes en 1968, il rejoignit Godard sur scène pour réclamer avec lui que cette manifestation « ne ferme pas ses portes à la révolution »...

cela par le bouillon culturel qu'était alors Tanger, surtout comparé au désert de l'esprit d'une Espagne soumise à la censure. Une amitié éclaira pour lui ces années sinistres, celle de Luis Buñuel.

Même s'il ne fut pas directement muselé, l'obscurantisme ambiant le découragea. Simple exemple : son interview de Truman Capote en 1958, qui passera totalement inaperçu, alors qu'il était le premier en Espagne à parler d'un auteur que le pays ne découvrirait que trente ans plus tard. Nul doute que plusieurs expériences de ce genre l'aient découragé, autant qu'instruit sur l'ampleur du décalage entre sa « patrie » et Tanger, qui connaissait au même moment une vie culturelle et mondaine qui ne cédaient rien à celle de New York.

Après son départ définitif de Tanger, Emilio s'installa à Madrid et y retrouva, autre « exilé en sa patrie » Angel Vazquez. D'ami et correspondant, l'écrivain deviendra vite un inséparable, un frère qui l'accompagnait au cinéma, au théâtre, dans les expositions, etc. Vazquez était le petit frère exaspérant à force d'être génial, irrévérencieux... Je n'ai connu personne qui osait autant se moquer d'Emilio, et sous son nez, bien sûr. Ils se chamaillaient, Angel le traitant de « bavard », l'autre rétorquant en l'appelant « ivrogne ». C'est grâce à cette profonde amitié que l'aîné réussit à arracher à Vazquez – page à page – son chef-d'œuvre : *La chienne de vie de Juanita Narboni*. Un curieux manège commença en effet : Vazquez apportait chaque jour quelques pages du roman en cours, qu'Emilio lui rétribuait un gin-tonic le feuillet... *Juanita* n'aurait sans doute jamais été achevé sans ce soutien de tous les instants, Vazquez sombrant peu à peu dans le désespoir. Emilio lisait, lisait, jusqu'à ce qu'il barre le manuscrit d'un long trait rouge, déclarant : « Jusqu'ici c'est le génie, après c'est l'alcool... » Manège qui reprenait dès le lendemain...

À Madrid, Emilio travailla quelques temps dans un cabinet d'avocats mais fut bientôt forcé d'abandonner pour se consacrer à sa mère, qui perdait la vue ; il restera auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Un long passage dans le creux de la vague suivra ces années dramatiques, jusqu'à ce que la chance se manifeste à nouveau. Engagé par la section d'études cinématographiques de l'université américaine de Madrid, il assura un cours sur le surréalisme espagnol – du sur-mesure ! Grâce à son magnétisme et à son art de communiquer avec la jeunesse, il y devint le professeur préféré des élèves.

Il sera malheureusement renvoyé – à l'américaine, sans indemnités ni pension – à l'arrivée d'un nouveau directeur, Cubain de Miami et proche de l'Opus Dei. Celui-ci tira prétexte de ce qu'Emilio, resté hémiplégique à la suite d'une attaque, était forcé de recevoir ses élèves chez lui pour le licencier ; les précédents directeurs n'y avaient pourtant rien trouvé à redire... L'occasion était trop belle de punir ce vieil anarchiste, ce provocateur qui se déclarait fièrement homosexuel, même s'il avait eu des aventures avec des femmes exceptionnelles, cet anticlérical, anti-totalitariste, militant... Bref, un vénérable ancêtre, reconnu par les générations successives de progressistes espagnols comme un irréductible.

Ce fut le début de la fin. « Fils d'économiste est souvent mal financé », disait-il en se voyant forcé de rechercher des expédients : il vendit en viager ses archives, sa collection de photos, ses livres (qui se trouvent aujourd'hui à la *Residencia de Estudiante*, à Madrid). Quelques interviews et cette avant-dernière œuvre écrite qu'est la postface aux nouvelles de Vazquez ne lui rapportant qu'un succès d'estime.

En fait, Emilio sera sauvé de l'hospice par un dernier miracle à la « Pearl White ». Il conseilla un jour à un jeune émigré péruvien qui faisait ses courses, Armando, de créer une entreprise « à l'américaine » de lavage de vitres ; cela n'existait pas à Madrid. Dynamique, Armando se lança et réussit. Si bien que, par gratitude, il installa chez Emilio son frère et sa femme avec mission de s'occuper de tous les détails quotidiens, de lui rendre la vie plus facile. S'ajouteront une repasseuse colombienne, un autre couple péruvien, un jeune Bolivien – disgracié mais débrouillard – qu'Emilio

surnommait « Caligari »... Frappé par l'humanité du personnage, sa jeunesse d'esprit, tout ce petit monde l'adopta. Je les ai vus plus d'une fois payer son loyer...

Il est certes regrettable qu'Emilio n'ait pas pu réaliser son souhait de laisser des mémoires. À sa décharge, il a longtemps essayé. Mais il se rendit à l'évidence : il était perfectionniste, exigeant, son écriture était trop dense, trop foisonnante. Son idéal étant de rendre la richesse de son discours par l'écrit, avec ce ton un peu décousu – en apparence – qui le caractérisait. À la lecture d'un de ses textes les plus achevés, sa contribution à l'ouvrage collectif *Paul Bowles by his friends* (Owen éd., 1983), on comprend aisément que ce travail aurait été herculéen. En outre, il ne savait – et ne voulait – écrire qu'à la main, et l'hémiplégie avait justement attaqué du côté droit... Il restera comme un maître de la parole, comparable à un musicien virtuose d'avant l'invention du magnétophone. Et si l'on considère bien tout ce qu'ils lui doivent – moi le premier – ce n'est au fond que justice si ses amis sont aujourd'hui tenus de lui rendre ce petit service : ne jamais laisser sa mémoire s'éteindre.